

L'Unicité derrière le dualisme

« C'est pourquoi on appela ces jours Pourim, du nom de *pour* [tirage au sort], et aussi, en vertu de toutes les instructions de cette missive, de tout ce qu'ils avaient vu eux-mêmes et de ce qui leur était advenu » (*Esther* 9, 26). Le propre d'un tirage au sort est que le tirage de l'une des deux options, influence et décide du sort de l'autre. Pour exemple, le jour de *Yom Kippourim* s'appelle ainsi tout d'abord car les fautes sont *mékhouparim* – pardonnées, mais aussi parce que la désignation des deux boucs se fait par un tirage au sort : un *pour*. Or, le sang d'un des deux boucs sera aspergé dans le Saint des Saints, tandis que l'autre bouc sera précipité d'une falaise.

Tel est pris qui croyait prendre

La *Méguila* d'Esther multiplie les illustrations de ce principe d'antagonisme réciproque : des situations liées entre elles, l'une entraînant l'autre de façon quasi automatique, dont voici quelques exemples. Le roi A'hachvéroch ayant consulté ses conseillers au sujet de Vachti, son épouse, c'est Mémoukhan qui va proposer sa condamnation à mort (*id.*1, 16). Or Mémoukhan n'est autre que Haman, ce qualificatif signifiant « préparé » lui a été attribué parce qu'« il était *destiné* à être châtié » (*Méguila* 12/b), et aussi parce qu'il va, de fait, préparer l'accession d'Esther au trône.

Que la reine Vachti ait désobéi au roi, en refusant de se présenter dénudée en public, ne justifiait certainement pas la peine capitale. Mais Haman la proposa, pour la raison que l'édit royal précisait : « Afin que chaque homme soit *sorér* dans sa maison » (*Esther* 1, 22). Il est écrit *sorér* (de la racine *s.r.r.*) et non pas *sar* (*s.r.*), car *sar* signifie prince, lequel respecte ses sujets, mais *sorér* signifie despote. En hébreu, lorsque la racine d'un mot est composée de deux lettres, et que la seconde est dédoublée, le terme obtenu doit être entendu dans son sens extrême, total. Haman conseille de condamner la reine à mort, afin que sa propre femme, Zéréch, apprenne à se soumettre de la manière la plus absolue. Or, c'est justement le contraire qu'il obtiendra. Une fois le premier dîner organisé par Esther terminé, Haman rentre à son domicile, qu'il trouve vide. « Il fit venir ses amis et Zéréch sa femme » (*id.*5, 10). Elle n'entre qu'après les amis de son mari, ce qui suggère un « *caprice* » de sa part... Elle aura pensé que son mari serait longtemps retenu avec le roi au repas chez la reine, et n'a pas prévu la possibilité qu'Esther reporte le repas au lendemain. Arrivé chez lui, Haman n'a plus qu'à constater l'absence de sa femme... Assurément, les despotes font fuir leur entourage dès que l'occasion se présente. Ceci correspond exactement à la mise en garde de nos rabbins : « Le mari jaloux à l'excès, qui enferme sa femme avant de sortir de peur qu'elle ne lui soit infidèle, la fâche à un tel point qu'il provoque lui-même ce risque d'infidélité » (*Guitin* 90/a).

Après avoir installé la potence, Haman vint à la cour du palais « pour dire au roi de pendre Mordekhaï sur la potence qu'il avait préparée pour lui » (*id.*6, 4). Ces deux derniers mots, qui semblent superflus, signifient en fait qu'il l'avait préparée pour lui-même (*Méguila* 16/a). Il l'avait construite en présence de ses fils et avait passé la corde autour de son propre cou, leur demandant : « Cela me va-t-il bien ? » Pour leur part, ils approuvèrent... (*Midrach* 9, 2). C'est qu'« un homme arrogant est mal accueilli, même dans son propre foyer » (*Baba Batra* 98/a).

Pris à son propre piège

En réalité, Haman a multiplié les maladroites. Lorsque le roi lui demande : « Que convient-il de faire pour l'homme que le roi désire honorer ? » (*id.* 6, 6), Haman conseille de le promener sur le cheval du roi. Grossière erreur ! Car dans sa jeunesse, le roi A'hachvéroch avait été l'écuyer de Balthazar, roi de Babel, et « il donnait du fourrage à ses chevaux » (*Méguila* 12/b), sans doute en rêvant du jour où lui-même les chevaucherait... Balthazar fut assassiné, Achachvéroch épousa sa petite-fille : il monta alors sur le trône et son rêve devint réalité. La requête incongrue de Haman concernant le cheval royal rappela sans doute au roi son rêve personnel, et la fin tragique du roi qui l'avait précédé. Il y vit un mauvais augure. Tourmenté, le roi décrète alors immédiatement d'humilier Haman, en lui intimant de conduire sur le cheval son ennemi juré Mordékhaï. Les impies tendent eux-mêmes le piège dans lequel ils vont tomber : « Ce que l'impie craint, il le subit » (*Michlé* 10, 24) – car il ressent ce qu'il mérite, il prend peur et cherche à fuir, et c'est cette fuite qui provoque sa chute.

L'Unicité divine

Les anciens Perses croyaient au « manichéisme », doctrine selon laquelle le monde serait dirigé par deux dieux qui se battent, l'un étant bon et lumineux, l'autre mauvais et obscur. L'issue de cette lutte n'est alors pas déterminée, ce qui ruine la quiétude des croyants. Le prophète Daniel eut la vision de ce peuple perse, apparut « semblable à un ours » (*Daniel* 7, 5), à cause de « son agitation constante et de son anxiété » (*Kidouchin* 72/a). La Torah pour sa part affirme, dès ses premiers versets, qu'un Seul D.ieu a créé le ciel et la terre, l'obscurité et la lumière, et ainsi nous disons dans la première bénédiction qui précède la lecture du *Chéma* : « Béni sois-Tu D.ieu... Qui façonne la lumière et Qui crée l'obscurité, Qui fait la paix et Qui crée tout. » Lorsque deux antagonistes se battent, le vainqueur aura certes profité de la faiblesse du perdant. Néanmoins, sa propre force ne dépend pas de la faiblesse de l'autre. Par contre, lumière et obscurité dépendent l'une de l'autre : la lumière sur une face du monde est la raison de l'obscurité de l'autre face. Hachem les a créés en harmonie : bien qu'interdépendantes, elles se complètent.

L'histoire de Pourim vient justement nous montrer, qu'il n'y a pas deux dieux et deux forces qui se disputent la suprématie du monde. Il n'existe qu'un Seul D.ieu qui, Lui, coordonne les deux forces en un seul mouvement. Le bon éradique le mal, ou plutôt le mal se supprime de lui-même ; ou encore, le mal peut être partiellement récupéré et incorporé dans le bien : « Des descendants de Haman ont enseigné la Torah à Bné-Brak » (*Sanhedrin* 96/b). Ceci est sans doute dû au fait que l'action de Haman, aussi méprisable fût-elle, avait un aspect positif : « Quarante-huit prophètes et sept prophétesses se sont manifestés pour faire repentir les juifs, sans succès, jusqu'à ce que le sceau [d'Avahavéroch] soit retiré et remis [à Haman] » (*Méguila* 14/a). Cette foi profonde diffuse une heureuse sérénité aux croyants, et c'est le sens du verset : « C'est pourquoi on appela ces jours Pourim, du nom de *pour* [tirage au sort], et aussi en vertu de toutes les instructions de cette missive, de tout ce qu'ils avaient vu eux-mêmes et ce qui leur était advenu » (*Esther* 9, 26).